Le désastre de Baie-Sainte-Anne d’Escuminac
par Charlotte Cormier


Jeremie Hébert est un autodidacte de Lavillette, petite agglomération près de Baie-Sainte-Anne. Sa complainte était sa première composition; mais durant les vingt années qui suivirent, il fut très prolifique. S’enregistrant lui-même avec un équipement de fortune qu’il avait plus ou moins rafistolé, il a fait graver ses chansons sur plusieurs 45 tours qu’il vendait de porte en porte à travers le Nouveau-Brunswick. C’est un instinct très sûr du rythme et le génie du mot justes qu’il composa oralement son étonnante complainte. Vingt-ans après, toujours avec ce même souci de perfection, il refait le texte en entier. En voici la version remaniée.

La complainte de Baie-Sainte-Anne

1
Nous garderons la souvenance
D’une tempêt’ semant la mort
Qui fut l’une des plus violentes
Dont plusieurs s’en rappellent encore,
Qui s’est passée à Baie-Sainte-Anne,
Petit village de pêcheurs;
Où on n’aurait pas dû s’attendre
Ce jour-là à ce grand malheur.
Au matin de ce grand naufrage,
Le temps était à son plus beau,
Quant, tout à coup, ce fut la rage
D’un vent qui boulversa les flots.

L’été vendredi 19 juin 1959, la météo s’annonçait bonne pour le centre-est du Nouveau Brunswick. À Baie-Sainte-Anne, la mer était comme une nappe d’huile et aucun mauvais temps n’était pressenti. Quatre-vingt pêcheurs partent du quai d’Escuminac pour la pêche au saumon. Tout porte à croire qu’elle sera meilleure qu’à l’accoutumée. Pour cette pêche qui se pratiquait la nuit, ils quittent le quai en fin d’après-midi pour normalement rentrer le lendemain matin.

A cette époque, les bateaux n’étaient pas équipés de radio-téléphone et personne ne pouvait se douter de l’arrivée de vents violents dans la soirée. Selon M. Normand Schofield, alors officier de pêche, même à l’aéroport de Chatham, non loin de là, on ne prévoyait aucun mauvais temps. Pourtant, la tempête s’élève et dans la nuit du 19 au 20 juin, 20 des 54 saumoniens furent détruits et 35 pêcheurs y trouvèrent la mort.

Ce fut une lourde perte pour les petites communautés de Baie-Sainte-Anne et d’Escuminac. Le dimanche 21, la mer était redevenue calme, comme si rien ne s’était passé, à la différence que les derniers survivants revenaient à la côte et la plage recollait déjà des débris de bateaux disparus.

Charlotte Cormier, folkloriste et ethnomusicoloque, et la principale interprète de la chanson traditionnelle acadienne, demeure à Moncton; son disque “Ma mie tant blanche” est publié il y a plusieurs mois.

paroles et musique © 1984
Jeremie Hébert
transcription musicale: Donald Deschênes

2
Les habitants de ce village
Sont de ces braves travailleurs
Qui ne craign’nt ni vent, ni orage
Qui fait parfois tant de malheur.
Ils sont allés, pleins de courage,
Sur la mer pour gagner leur pain;
Soudain la tempête fit rage,
Et trente-cinq subir’nt leur destin.
Malgré le bruit d’une mer sombre
Et le mugissement du vent,
La voix de Dieu se fit entendre,
En ces temps, appella ses enfants.
O mer, ô mer, tu es trompeuse,
Disaient plusieurs dans leur malheur.
Parfois, tu te montres enjôleuse,
Mais maintenant tu brises nos coeurs.
Dans les beaux jours, tu nous enchantes.
Tu nous donn’s le coeur de chanter.
Mais quand ta colère devient grande,
Des grands deuils, tu nous fais porter.
Tu laisses dans notre village
Des veuves, aussi des orphelins.
Et tant de malheurs innombrables,
Mais toi tu ne regrettes rien.

Voilà ma complaint’ qui s’achève.
Composée sur ces naufrages.
Du jour lorsqu’ils quittaient la grève,
La mort est venue les faucher.
De l’heure jamais Dieu nous en parle
Lorsqu’il viendra nous chercher.
Comme un voleur la mort s’empara
De la vie qui nous est donnée.
Ici-bas, la vie représente
Un océan à traverser;
Chacun de nous toujours s’avance
Vers la port’ de l’éternité.

Collection Deschenes-Cormier, bob. 45, enreg.
848. Transcription: Donald Deschenes.

Quasi rubato M.M. 66

Nous garde - rons la souve - nan - ce D’u - ne tem - pê - t’ semant la mort

Qui fut l’u - ne des plus violo - lent - te Dont plus - siers s’en rap - pelent en cor

Qui s’est pas - sée à Baie-Sainte - An - ne, Pe - tit vil - la - ge de pê - cheurs;

Où on n’au - rait pas dû s’at - ten - dre Ce jour-là à ce grand mal - heur.

Au ma - tin de ce grand nau - gra - ge, Le temps é - tait à son plus beau,

Quand, tout à ocup, ce fut la ra - ge D’un vent qui boul - ver - sa les flots.
Pour les besoins de ma série radiophonique *Bardes d'Acadie*, je me suis rendue en février dernier à Baie-Sainte-Anne afin de recueillir des témoignages sur le drame de juin 1959. J'y ai rencontré, entre autres personnes, M. Conrad Martin qui eut l'initiative de commettre à son tour une complainte sur la tragédie. Dans un style plus rustre et conforme à la chanson locale, M. Martin relate avec beaucoup d'émotion la tension qui regnait sur le quai durant les heures qui suivirent la tempête dans l'attente de voir revenir ou non les siens. En outre, il fait état de l'acte de bravoure d'Alphonse Doucet qui sauve d'une mort certaine son père et son frère cadet. Cet acte devait valoir à M. Doucet une décoration ainsi qu'une mention dans plusieurs complaintes, françaises comme anglaises.

paroles et musique © 1984
par Conrad Martin
transcription musicale:
Donald Deschênes

**Baie-Sainte-Anne, 25 années passées**

1
La mer, si calme et grande,
Invite nos pêcheurs.
C'est là leur subsistance,
De quoi nourrir les leurs.
Elle est parfois trompeuse
Et sème la terreur.
Lorsqu'elle vient en fureur,
Elle cause du malheur.

2
Ce fut une nuit terrible
A jamais oublier,
Quand périsent trent'cinq hommes
Vingt-cinq années passées.
Les hommes à la dérive
Avec tous leurs filets.
Leur pensée de survivre,
Ils se disaient: "Jamais!"

M.M. 4=76

[Notations musicales]
3
La pêche s’annonçait bonne,
C’était un vrai appât.
Les bateaux tous au large,
Les voiles hissées aux mats.
Comme la température
Paraissait bien sereine,
Dame nature, trompeuse,
Est devenue vilaine.

4
Un gros nuage sombre
Soudain est apparu.
La mer devient furieuse,
Qu’en est-il donc devenu?
Des vagues désastreuses
Déferlent sur les bateaux.
Pêcheurs en désespoir
Se battaient contre les flots.

5
Les épouses et les mères
S’écriaient en douleur:
‘‘Sont-ils perdus en mer?
Est-ce leur dernière heure?’’
Ell’s ne reverraient plus
Leurs époux et leurs fils.
Protégez-les, Jésus,
Pour pas qu’ils ne périssent.

6
Le lendemain matin,
Femmes et enfants en pleurs,
Tout le long de la rive
Étaient tous en stupeur.
Elles les verraient plus tard
Inertes et sans vie.
Toute lueur d’espoir
Etait anéantie.

7
L’épouse d’un pêcheur
S’approche d’un bateau;
Tout en fondant en larmes,
Le connut aussitôt:
‘‘Je ne les reverrai plus,
Mon époux et mes fils,
Pour moi, tout est perdu.
Voilà mon sacrifice.’’

8
Comme deux braves pêcheurs
Les avaient rescapés,
Tous les trois sains et saufs,
Chez eux, ils sont allés.
Des qu’ell’ les vit venir,
Ell’ s’écria soudain:
‘‘Est-ce bien vous qui arrivent?
Je ne l’aurais cru, jamais.’’

9
Ce fut à Baie-Sainte-Anne
Un deuil un peu partout.
Aussi à Baie-du-Vin,
Un village près de chez-nous.
Un’ date mémorable
A n’jamais oublier.
Les plaies guéris’sendant même,
Il faut se résigner.
La complainte de Julie
par Monique Jutras

La complainte de Julie

L’automne dernier, une amie me raconta comment sa copine, un certain samedi soir, en plein cœur de Montréal, fut enlevée, violée, battue, humiliée et blessée par deux jeunes individus. Elle s’en est tirée avec des blessures un peu partout sur le corps, dont certaines étaient sérieuses. Mais ces blessures physiques ne sont rien à côté de la souffrance psychologique que, non seulement, elle a enduré lors de son agression, mais qu’elle endure encore présentement: peur, honte, culpabilité, impossibilité de relation avec l’autre sexe.

Ce témoignage m’avait profondément bouleversé. Je décidai d’écrire cette complainte sur le viol qui le décrirait tel qu’il existe dans sa triste et tragique réalité, en m’inspirant des formes narratives et de la langue employées dans la chanson traditionnelle de composition locale.

1
Ecoutez tous, mes bons amis,
Ecoutez l’histoire de Julie;
C’est dans la ville de Montréal,
Trois jeunes vauriens lui ont fait du mal.
Un soir, pas tard après minuit,
Elle marchait sur Saint-Denis.
Une auto surgit endiablée;
Malgré ses cris, la voilà embarquée.

2
L’un des vauriens lui tient les mains,
Pendant qu’un autre lui tat’ les seins
En lui crachant à la figure.
Le troisième conduit à toute allure.
Ils s’arrêtent dans un entrepôt;
“Sortez, sortez, la bell’ de l’auto.”
Ils ne se gênent pas pour frapper
A coups de poing, à coups de pied.

3
Ils l’ont violé cinq ou six fois,
Peut-être encore plus de dix fois,
Plus de cent fois, quelle importance!
Ecoutez donc ce qu’ils en pensent;
“On nous prend peut-être pour des vauriens.
Mais toi: tu pass’ras pour un’ putain
Quand tu iras pour raconter
Tout’ ton histoire aux policiers.

Air traditionnel.
Transcription: Donald Deschenes.
On t’questionn’ra, on te fouill’ra;
Peut-être mem’ qu’on te condamn’ra.
Comm’ si c’était toi la coupable,
On t’ f’ra sentir que t’es responsable.
Ton joli corps est une attaque,
Ton corps de femm’, ça nous détraque!
Ton joli corps, ça nous provoque,
Ton corps, regard’ comme on s’en moque!

Au beau milieu de ce discours,
On entendit comme un bruit sourd.
Deux des vauriens, les plus poltrons,
Se sont enfuis pour de bon.
Ce n’était rien d’autre qu’un bruit,
Celui qui rest’ brandit son fusil,
Julie se sent désespérée:
Il lui ordonn’ pour lui de danser.

"Tu danseras, tu chanteras,
Tout c’que j’voudrai, tu le feras!"
Julie a peur, Julie a honte
Pendant qu’ell’ danse à la ronde.
Soudain dans sa têt’, comme un éclair,
Ell’ voit très bien ce qu’ell’ peut faire
Pour se venger, pour l’humilier,
Pour le tromper, pour l’éloigner.

Voilà qu’ell’ se met à si bien danser
Qu’il en devient tout excité.
Ell’ s’en approche, et elle le frole,
Elle le cajole et ell’ l’enjole.
Elle lui a dit: "Mon bel ami,
Si tu enlevais tes habits,
Je saurais bien te réjouir,
Je saurais bien te divertir!"

Pendant qu’il enl’vait ses habits
Il oublia son fusil.
Il ne pensait qu’à son pistolet
Celui qu’Julie réjouissait.
Comme il allait jubiler
De l’autre fusil Julie s’est armé
Dans sa main gauch’, ce pistolet,
Dans sa main droit’, ce fusil qu’ell’ pointait!

"A présent, te voilà confondu,
Mon cher ami, que dirais-tu
De te dandiner, de t’exécuter,
De te pavaner, de t’exhiber?"
Le beau galant se sent ridicule,
Ne bouge pas plus qu’une mule!
Julie ne s’en fait pas pour autant,
Elle a déjà un autre plan.

Elle a saisi tous ses habits,
Lui a dit: "Éloign-toi d’ici!
Je garderai ces vêtements
En souv’nir d’mon meilleur amant!
Je ne te donn’ pour déguerpir
Que trois second’s, après je tire!"
Regardez-le cet homme tout nu
Courir comme un fou dans la rue!

On entendit des pneus crier,
Une voiture l’a écrasé.
Si cette histo’ semble incroyable,
Pour nous, elle est inoubliable!
Avis: "Porteurs de pistolets,
Laissez vos armes, faites la paix!
Ne tirez plus, ne frappez plus;
De cett’ violenc’, on n’en veut plus!"